

# Quelque chose de pourri dans le royaume de Macron, par Raphaël Glucksmann



Emmanuel Macron, le 5 septembre 2017 à Paris. (Jacques Witt / Sipa/SIPA)

## **CHRONIQUE. "Macron aurait pu faire le pari de la révolution, il fait celui de la restauration", estime l'essayiste.**

Il avait tout vu, tout compris, tout noté. Lors de ses jeunes années passées au cœur d'un pouvoir qui ne parvint jamais à s'affirmer, assis à la droite d'un monarque qui se voulait "normal" et dont le règne ne fut qu'une série de quolibets et une litanie de séditions, il s'était promis de faire l'exact contraire de son mentor si jamais le trône lui tendait les bras un jour. Il était certes le dernier arrivé dans la course, mais aucun des vieux barons qui lui faisaient face n'avait une idée plus claire que lui de la manière dont il convenait d'être roi.

Seul survivant d'une campagne sanglante qui ressembla à un interminable séjour en place de Grève et vit s'empiler les têtes des guillotines, il enjamba lestement les cadavres des anciens prétendants et marcha, seul, vers la gloire. Tel Napoléon à Notre-Dame, il se saisit de la couronne et la posa sur son front. Les courtisans, qui avaient jadis moqué sa voix fluette ou son air diaphane, tombèrent en pâmoison devant sa prestance et sa morgue. Le Ciel semblait guider ses pas assurés. Il était l'Elu. Un roi, enfin, un vrai roi. Son règne allait régénérer la monarchie, refonder l'Etat, mettre fin au chaos qui avait ébranlé le royaume pendant des décennies. Il avait analysé froidement, avec minutie, les errements de Fainéant IV, d'Agité III et de Normal Ier. Il savait. Il avait tout vu, tout compris, tout noté.

Tout, sauf peut-être l'essentiel. Il avait étudié les faiblesses de chacun de ses prédécesseurs sans questionner la monarchie elle-même. Il jugeait les hommes sans interroger l'institution. Il voulait rendre au trône son faste d'antan, et son sens aussi. Il était diablement intelligent, pourtant jamais il ne se demanda si l'histoire à laquelle il prenait part ne racontait pas la mort de tel ou tel roi, mais la mort des rois en général, la mort de l'idée de roi... S'il avait raison dans ses critiques méticuleuses des règnes antérieurs, ne refaisait-il pas l'erreur de tous les

princes shakespeariens (Hamlet excepté) qui, à la fin de chaque pièce, sont convaincus d'inaugurer une nouvelle ère, alors qu'ils ne font que participer à l'éternel recommencement du même ? Il avait certes lu, et bien lu, chacune des tragédies royales de Shakespeare, mais il n'avait pas embrassé le cycle dans son ensemble.

## **Le pari de la restauration**

Quatre mois à peine ont passé depuis son triomphe. Quatre petits mois qui paraissent aujourd'hui une éternité. Et il y a quelque chose de comique dans l'étonnement, la stupeur même, des courtisans face à sa chute dans les sondages. Désemparés par une dégringolade qu'ils avaient aussi peu prévue que son ascension, ils dissèquent chacun des gestes de l'Elu pour y chercher la cause de l'inexplicable fronde à laquelle il fait face. Il faut dire qu'il y a de quoi s'arracher les cheveux... Il se tait durant l'été : moins dix points. Il reprend la parole et met en place ce qu'il avait annoncé à la rentrée : moins dix points. La sentence tombe, alors, irrémédiable : la France, qui se lasse si vite d'un président que le monde entier nous envie, est "ingouvernable".

C'est tourner bien vite la page de l'année écoulée. Le "dégagisme" qui a marqué 2017 dépasse les personnes de Juppé, Valls ou Fillon. Il remonte à beaucoup plus loin que cette élection et ne prend pas fin avec l'intronisation d'un nouveau monarque. Les échecs successifs de Jacques Chirac, de Nicolas Sarkozy et de François Hollande, auxquels il faudrait ajouter la fin de règne délétère de François Mitterrand, ne relèvent pas uniquement de leurs faiblesses personnelles ou de leurs erreurs tactiques, de leur manque de charisme ou de leur absence d'"héroïsme". Ils disent quelque chose de plus, quelque chose qui touche à la nature même du pouvoir qui leur fut confié. Ils racontent la lente agonie de la Ve République et l'impossibilité d'être roi aujourd'hui, en France.

Cela, Emmanuel Macron le récuse. Il pense pouvoir présider comme le général de Gaulle ou le Mitterrand des dix premières années. Il est convaincu que les problèmes des institutions viennent moins d'elles-mêmes, de leur verticalité surannée ou de leur manque de représentativité, que des hommes qui les ont dévoyées en se refusant à les épouser totalement. Il aurait pu faire le pari de la révolution, il fait celui de la restauration. Il entend aller au bout de la logique, de l'esprit, de la lettre de la Ve République. Au moins, nous sortons de l'entre-deux. Son échec scellera le sort d'institutions qui nous traitent comme des enfants en quête de père. Sa réussite mettra fin à nos doutes adolescents. En attendant, je reste convaincu que ce "quelque chose de pourri dans le Royaume du Danemark" dénoncé par Hamlet n'est pas tant l'usurpation du trône par Claudius que le trône lui-même.

**Raphaël Glucksmann, L'OBS du 8 septembre.**

*Essayiste, auteur de "Notre France. Dire et aimer ce que nous sommes".*